Quelques remarques sur le vieux problème des noms du coq en Gascogne

Autor(en): **Grzega, Joachim**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **67 (2003)**

Heft 265-266

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-400067

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

QUELQUES REMARQUES SUR LE VIEUX PROBLÈME DES NOMS DU COQ EN GASCOGNE[1]

Jules Gilliéron n'est pas seulement considéré comme le père de la géographie linguistique romane, mais aussi comme le père ou – si l'on veut – l'instigateur de la collision homonymique dont l'efficacité a suscité maintes discussions ardues parmi des linguistes romanistes ainsi que ceux d'autres domaines. Quelques-uns adhèrent à la thèse de Gilliéron (comme Karl Jaberg, Albert Dauzat et Ernst Gamillscheg)[2]. D'autres, par exemple August Dauses, Elise Richter ou Frederick Whitehead, veulent rabaisser la collision homonymique au rang de fiction[3].

Rappelons les termes du problème. Sur la base des études dialectologiques déduites des résultats donnés par l'ALF, Gilliéron et Roques conclurent qu'en Gascogne le lat. *gallus* 'coq' et le lat. *cattus*, ou mieux le lat.vulg. *gattus*, 'chat' s'étaient confondus du point de vue phonétique, *-ll(-)* et *-tt(-)* ayant abouti à *-t*[4]. En conséquence, le coq, selon Gilliéron/

(1) Je voudrais remercier M. Jean-Paul Chauveau pour ses annotations faites sur une version précédente de cet article.

(2) Voir K. Jaberg, *Sprachgeographie: Beitrag zum Verständnis des Atlas linguistique de la France*, Aarau, Sauerländer, 1908, A. Dauzat, *La géographie linguistique*, Paris, Flammarion, 1944, pp. 71ss., et E. Gamillscheg, *Die Sprachgeographie und ihre Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft*, Bielefeld/Leipzig, Velhagen & Klasing, 1928.

(3) Voir A. Dauses, *Grundbegriffe der Lexematik*, Stuttgart, Steiner, 1989, p. 61ss., E. Richter, «Über Homonymie», dans *Festschrift für Universitäts-Professor Hofrat Dr. Paul Kretschmer: Beiträge zur griechischen und lateinischen Sprachforschung*, Wien, Deutscher Verlag für Jugend und Volk, 1926, pp. 167-201, et F. Whitehead, «La collision homonymique et la sémantique évolutive: Le cas de 'nouer' et de 'nager'», dans *Linguistique et philologie romanes*, t. 10 (1962), pp. 225-230.

(4) Voir J. Gilliéron/M. Roques, *Études de géographie linguistique de la France*, Paris, Champion, 1912, pp. 121ss. L'étude se base sur le matérial dans l'ALF = J. Gilliéron/E. Edmont, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1902-1920, carte n° 320. Les informations sont répétées et précisées dans l'ALG = J. Séguy, *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*, Paris, CNRS, 1965-1973, t. 2, carte n° 542.

Roques dut être désigné par des termes suppléants, ce qui se manifeste dans des formes issues du lat. *pullus* 'coq; poule (mâle)' (gasc. *put*), du lat. *vicārius*, ici dans le sens de 'viguier, juge d'un village', (gasc. *biguèy*) ou du lat. *phasānus* 'faisan' (gasc. *hasâ*)[5].

Quels ont été les points de critique dans les générations des romanistes qui suivirent? Walther von Wartburg[6] regrettait que Gilliéron ne s'occupât point de l'acte créateur du remplacement lexical. D'après lui, les expressions métaphoriques n'étaient pas dues uniquement à la collision homonymique; par contre, ces paraphrases lexicales – Wartburg les appelle «mots trabants» – existaient déjà auparavant, mais elles l'emportèrent en raison de la collision homonymique. Henri Polge[7] refuse l'argument de la collision homonymique en alléguant les raisons suivantes:

1. Des formes de *pullus* se trouvent aussi dans des zones ou *-ll-* n'est pas devenu *-t*.

2. Le remplacement par *pullus* entraîne une nouvelle homonymie, à savoir celle avec les continuateurs du lat. *puteus* 'puits'. Polge suppose pourtant que cette homonymie est moins gênante.

3. Selon Polge, un étymon *gallus* n'a jamais pu être constaté pour la Gascogne, seulement un étymon *gallius*, qui est attesté pour la Gascogne et d'autres régions occitanes sous la forme *galh*. De surcroît, il y a la forme *gàlhou*, qui est un emprunt à l'espagnol[8].

4. Le manque de dérivations pour exprimer l'action de 'côcher', laquelle est verbalisée par *galhí*, *poutí* ou *pourí* en gascon et par *côcher* en français standard, montre, d'après Polge, que l'usage métaphorique des

(5) Sur les formes gasconnes, voir G. Rohlfs, *Le Gascon: Études de philologie pyrénéenne*, Tübingen, Niemeyer, 1977, pp. 98, 104, 109, 232. Les continuateurs de *gallus* et *pullus* sont élucidés de manière plus détaillée par H. Franconie, «Survivances de GALLUS/GALLINA et progression de PULLUS/PULLA dans le lexique gallo-roman», dans *Verhandlungen des Internationalen Dialektologenkongresses Bamberg 1990*, t. 3: *Regionalsprachliche Variation: Umgangs- und Standardsprachen*, éd. W. Viereck, Stuttgart, Steiner, 1994, pp. 206-231.

(6) Voir, par exemple, W. von Wartburg, *Einführung in die Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, 3e éd., Tübingen, Niemeyer, 1970, pp. 138-146, et déjà «Betrachtungen über die Gliederung des Wortschatzes und die Gestaltung des Wörterbuchs», dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 57 (1937), pp. 296-312.

(7) H. Polge, «Le mythe de l'élimination en gascon de **gat* < *gallu* au sens de coq par *gat* < *cattu* au sens de chat», dans *Romania*, t. 91 (1970), pp. 101-106.

(8) Voir G. Rohlfs, *Le Gascon*, p. 98 (v. n. 4).

représentants de *phasānus* et *vicārius* doit être assez récent, c'est-à-dire qu'il doit être apparu bien après la situation de la collision.

Au demeurant, Polge pose, à bon droit, la question suivante.

5. Pourquoi est-ce le coq et non le chat qui est lexicalement remplacé?

De surcroît, on pourrait élargir cette cinquième question par une sixième:

6. Pour quelle raison appeler le coq par les noms du faisan et du juge de village?

J'aimerais ajouter quelques remarques sur ces arguments et aspects.

Ad (4): Le manque de dérivation n'est pas un indicateur automatique de l'âge du remplacement. Puisque Polge mentionne le fr.stand. *côcher*, il faut souligner que le lien entre ce mot et *coq* n'est que secondaire, c'est-à-dire de sorte parétymologique (sous l'influence de la forme picarde homosème *cauquer*). Originalement, *côcher*, v.fr. *chaucher*, remonte au lat. *calcāre* 'remuer les pieds'(9).

Ad (5): Dauzat(10) propose quelques explications pour la survivance de *gat* < *cattus*: «*Gallus* était un mot à peu près isolé dans la langue; son féminin *gallina* était justement séparé de lui par la bizarrerie de la phonétique gasconne qui en faisait *garina*. Au contraire *cattus* s'appuyait solidement sur son féminin *catta* (*gat*, *gata*) et sur une riche famille, dont le langage du midi a les représentants analogues aux mots français *chatière*, *chaton*, *chatterie*, *chattemite*, etc. En linguistique comme dans les luttes sociales, la victoire est aux bataillons nombreux.» Je crois que Dauzat était sur la bonne voie, mais qu'il n'était pas encore totalement clairvoyant. À mon avis, on ne peut pas argumenter en disant que *chat* était plus fort du point de vue formel. Le problème est plutôt que le chat n'était évidemment pas assez fort du point de vue conceptuel et fonctionnel pour que plusieurs types lexicaux puissent exister dans le champ lexical. Autrement dit: le champ lexical des poules porte en soi de prime abord une force créatrice qui tenait au fait que, à l'inverse de la famille féline, les membres de la famille des gallinacés – le coq, la poule/les poules, les poussins – n'ont pas seulement des apparences assez différentes l'une de l'autre, mais aussi des fonctions différentes l'une de l'autre (le coq réveille

(9) Voir O. Bloch/W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 10e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 139.

(10) A. Dauzat, *Géographie*, p. 74 (v. n. 1).

l'homme, la poule lui fournit des œufs). Parmi les animaux domestiques et, par conséquent, plus importants pour l'homme, une telle constellation suscite à elle seule la richesse synonymique et la supplétion lexicale[11]. Il est bien sûr un peu étonnant que le chat ne connaisse point de noms affectifs si l'on rappelle que, d'un côté, le chat vit dans la maison avec l'homme, de l'autre, il est associé à la magie noire, aux sorcières, etc. (du moins en ce qui concerne les chats noirs). Il faut pourtant légèrement préciser les données du problème: au contraire de ce que nous voyons sur la carte n° 320 de l'ALF, l'étude de Sainéan, le REW[12] et le FEW[13] nous montrent qu'il y avait aussi un tas d'autres lexèmes gallo-romans, fréquemment de type expressif, pour désigner le chat, par exemple *au* (REW 774), *bussi* (FEW t. 15/2, p. 32), *graphium* (FEW t. 4, p. 243), *Kaspar* (FEW t. 2, p. 459), *lepus* (FEW t. 5, p. 259), *lupus* (FEW t. 5, p. 459), *Markolf* (FEW t. 16, p. 525s.), *masculus* (REW 5392, FEW t. 6/1, p. 426), *m(i)-[(+ voyelle) + consonne]* (REW 5557, FEW t. 6/2, p. 66, REW 5581, FEW t. 6/2, p. 96s., FEW t. 6/2, pp. 175ss., REW 5705a, FEW t. 6/1, p. 359s., FEW t. 6/1, p. 543), *murilegus* (FEW t. 6/3, p. 230), *mussio* (FEW t. 6/3, p. 268), **parium* (FEW t. 7, p. 656), *rau-* (FEW t. 10, p. 128), *rotare* (FEW t. 10, p. 496), **staffa* (FEW t. 17, p. 193), *tu-* (FEW t. 13/2, p. 467). Mais une comparaison des idiomes romans montre que le terme neutre et générique pour le chat remonte pratiquement partout au lat. *gattus* et n'a pas été supplanté par d'autres types (affectifs) de désignation, et il n'existe évidemment pas de lexème qui se fonde sur un tabou. (Il serait intéressant de savoir s'il y a des noms propres au moins pour les chats noirs). Il doit y avoir des raisons à cela. On pourrait s'imaginer qu'un chat en tant qu'animal domestique était appelé par un nom propre, de sorte que des termes succédanés n'étaient pas nécessaires. (Il est intéressant, dans ce contexte, d'observer que le nom désignant le chat reste aussi très stable dans les régions où il devient paronyme de celui du chien[14], lui aussi un animal auquel il est fréquemment donné des noms propres. Mais s'agissant de ce problème précis, on doit probablement chercher ailleurs.)

---

(11) De tels cas de supplétion sont déjà connus depuis l'œuvre de H. Osthoff, *Vom Suppletivwesen der indogermanischen Sprachen*, Heidelberg, Hörning, 1899.

(12) L. Sainéan, *La Création métaphorique en français et en roman*, Halle a.d.S., Niemeyer, 1905, et REW = W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, 3e ed., Heidelberg, Winter, 1935.

(13) FEW = W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Basel et al., Zbinden et al., 1922ss.

(14) Voir A. Dauzat, *Géographie*, p. 75 (v. n. 1).

Ad (2): On ne peut naturellement qu'être d'accord avec Polge sur le fait qu'une homonymie entre *put* 'coq' et *put* 'puits' ne peut guère être gênante, et l'on se demande si Polge mentionne ce point seulement pour multiplier, de façon artificielle, ses arguments contre Gilliéron et Roques.

Ad (1), (3) et (6): Pour toute la France, il existait évidemment des synonymes, ou bien des mots-trabant, déjà depuis des lustres, comme le suggère la carte 320 de l'ALF. De surcroît, l'existence d'un composé gascon *sagnogàt* 'couteau à manche normal, mais à la lame très courte, triangulaire, très pointue et bien affûtée, spécialement pour l'exécution des volailles'(15) laisse supposer qu'il y avait jadis aussi un type *gat* < *gallus*. Les types *pullus*, originellement 'petit d'animal; poussin', et *kokk-*, d'origine onomatopéïque, sont particulièrement saillants. Pourquoi, cependant, n'y a-t-il pas de successeurs gascons du *kokk-* onomatopéïque et tellement expressif(16)? Un des arguments pourrait être la paronymie entre ce radical-ci et le (vieux) gasc. *coquar* 'se coucher (du soleil)', v.gasc. *soreilh coquant* 'le coucher du soleil'(17), car le coq, ou bien son chant, n'est exactement pas associé au crépuscule, mais à l'aube. Que les termes pour le petit d'un animal servent parfois à désigner plus tard aussi les adultes, n'est pas nouveau et en voici quelques exemples: cf. v.angl. *bridd* 'jeune oiseau' > angl.mod. *bird* 'oiseau', v.ht.allem. *stior* 'bouvillon' > ht.allem.mod. *Stier* 'taureau', angl. *pig* 'porcelet', plus tard aussi 'porc' et, finalement, *pullus/-a* 'poussin mâle/femelle' > fr. *poule* 'poule [adulte]', it. *pollo* 'dito'.

Mais comment s'explique l'usage métaphorique de *biguèy* (ou *beguèy*)? C'est une question qui n'a pas encore été posée ni résolue. Normalement, on s'attendrait à ce que l'apparence ou le comportement d'un animal soit transféré à l'homme comme, à titre d'exemple, l'adjectif *coquette* est dérivé de *coq* ou comme on désigne un homme en tant que paon quand il est trop prétentieux ou arrogant. Le renvoi à un vêtement, que l'on croit typique du viguier, «lequel porte un chaperon à crête ou à la coquarde, rouge comme la crête du coq»(18) est-il une explication

(15) Voir G. Serbat, «Survivance de *gallus* en gascon», dans *Études de lexicologie, lexicographie et stylistique: offertes en hommage à Georges Matoré*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale, 1987, pp. 193-199.

(16) Exception faite par le point 662 dans l'ALG (v. n. 3).

(17) Pour ces formes, voir K. Baldinger, *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon*, Tübingen, Niemeyer, 1975, t. 1, p. 14.

(18) H. Polge, *Mythe*, p. 104 (v. 6). Également, F. Beigbeder, «Les noms d'oiseaux en gascon», dans *Garona*, t. 12 (1995), p. 69, constate: «Les plumages des

suffisante? En outre, il me semble également possible de penser à une filiation parallèle, ou du moins similaire, à celle du fr. *renard*, qui remonte au nom propre du renard dans la fable[19], ou bien à l'expression grecque du coq, ἀλεκτρυών, qui vient, elle aussi, d'un nom propre[20]. On pourrait aussi se demander s'il y a, dans la littérature populaire gasconne, un conte dans lequel le viguier est représenté par un coq? Malheureusement, il m'a été impossible de découvrir un tel usage. Mais l'étude de plusieurs collections de contes gascons folkloriques m'a permis de trouver le passage suivant chez Perbosc: «Les coqs de Vic sont très fiers de leur village natal. Ils se balancent, se tournent et se retournent en chantant: Jo so de Vic! jo so de Vic!»[21] Le trait de la fierté et le comportement pourraient avoir soutenu la comparaison avec le juge du village. Si cette comparaison est déjà vieille, une certaine association psychologique entre le nom du village, *Vic*, et le latin *vicārius* paraît imaginable (*vicārius* 'habitant de Vic' et 'juge de village'?). Faute d'attestations anciennes, il est également possible que l'étymologie populaire, elle, soit secondaire à l'usage de *biguèy* pour 'coq'; mais l'étymologie populaire doît être créée par un peuple qui était encore familiarisé avec le mot latin *vicārius*, dont il voyait la traduction dans le mot *biguèy* (sans qu'il fût conscient de la relation étymologique entre *vicārius* et *biguèy*, bien sûr).

En ce qui concerne *hasâ*, on a l'impression à la lecture de Gilliéron/Roques et de Polge qu'ils estiment que s'est déroulé le processus qu'Andreas

---

oiseaux évoquent facilement des costumes humains: (...) *Pinçan-marin (bouvreuil)*: pinson rouge pompon; *Merlo coralhat (merle à plastron)*: merle à collier; *Religiosa (merle à plastron)*: religieuse; *Curè (macreuse)*: curé; *Viguèir (coq)*». En dépit de cette série d'exemples, il faudrait toutefois souligner que, alors que le métaphorisme est assez clair avec les quatre premiers exemples, le quatrième cas, qui est celui qui nous intéresse, est moins naturel.

(19) Voir O. Bloch/W. von Wartburg, *Dictionnaire*, p. 546 (v. n. 8).

(20) C. Buck, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1949, p. 174. A. Walde/J. Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, Berlin, de Gruyter, 1930, t. 1, p. 89, écrit sous *alek-* 'refouler, défendre': «epische Eigennamen, die nach Bekanntwerden des Hahns auch zur Bezeichnung dieses streitbaren Tieren verwendet werden» – le coq vu en tant que bête querelleuse.

(21) A. Perbosc, *Le Langage des bêtes: Mimologismes populaires d'Occitanie et de Catalogne*, textes édités par Josiane Bru, préface de Daniel Fabre, Carcassonne, Garae/Hésiode, 1988. D'autres collections, cependant, n'offrent pas d'informations pareilles; voir, à titre d'exemple, J.-F. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. 3: *Contes familiers et récits*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1886, ou A. Perbosc, *Contes de Gascogne*, rassemblés par S. Cézerac, Paris, Érasme, 1954.

Blank appelle «transfert co-iponymique»[22]. Polge écrit: «le faisan d'Occident, parfois appelé d'ailleurs *coq-faisan*, ne diffère du coq de ferme que par des caractères assez secondaires, comme l'absence de crête ou de pendeloques»[23]. Que l'absence de crête soit un trait caractéristique seulement secondaire, j'en doute personnellement. Je ne crois pas non plus que le coq et le faisan soient automatiquement comparés (ou intervertis) à cause de leurs apparences, qui ne sont d'ailleurs pas tellement similaires. Il vaudrait mieux chercher un trait plus saillant qui incite l'homme à appeler le coq «faisan». Ce trait ne me semble inhérent qu'à une certaine espèce de coq, à savoir celui dont le plumage est de la même couleur que celui d'un faisan et qui a une queue tellement longue qu'elle rappelle celle d'un faisan. Cette espèce est sans doute considérée comme le plus beau type d'un coq et a ainsi la réputation du prototype (idéal) du coq – pour utiliser un terme de la linguistique cognitive. Ce prototype (idéal) d'un coq est donc comparé à un faisan (il s'agit là d'un cas de métaphore!), dont il prend le nom, lequel est plus tard élargi à toutes les sortes de coqs. Il serait maintenant intéressant de savoir si le nom désignant le faisan est ensuite resté le même en gascon. Malheureusement, je n'ai pas pu découvrir le nom du faisan en gascon dans les dictionnaires et les atlas linguistiques. Seulement pour Bayonne, j'ai trouvé la forme *hignàute* (f.), d'origine inconnue, dans le FEW[24].

En tout cas, l'apparition de *biguèy* et *faisan* semble plus consciente et plus forcée que celle de *pullus*. En conséquence, je suis enclin à tirer la conclusion suivante. Que *pullus* soit distribué au-delà du territoire où l'évolution de *-ll-* et de *-t-* coïncidaient ne doit pas infirmer l'argument de la collision homonymique pour toute la région, mais seulement pour cette zone où *pullus* existait déjà, probablement depuis longtemps. D'un autre côté, cependant, la coalescence de l'isoglosse phonétique *t* vs. *l* (< *-ll(-)*) et de l'isoglosse lexicale *faisan/viguier* vs. *gal* (de l'embouchure de la Gironde le long de la frontière gasconne jusqu'au département du Tarn-et-Garonne) est extrêmement frappante et laisse suggérer que l'homonymie a effectivement dû jouer un rôle relativement important dans les développements onomasiologiques que je viens de décrire.

Dans cet article, j'ai essayé de présenter quelques solutions à un vieux sujet onomasiologique. Certaines questions restent sans réponse.

---

(22) Voir A. Blank, *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels*, Tübingen, Niemeyer, 1997.

(23) H. Polge, *Mythe*, p. 104 (v. n. 6).

(24) FEW (v. n. 13), t. 21, p. 240.

D'autres sont venues s'y ajouter. Il serait souhaitable de mieux connaître la situation lexicale dans d'autres dialectes et dans d'autres langues. Il n'est pas exclu que de telles études existent déjà. Mais le problème est que de nombreuses petites études onomasiologiques ne sont guère généralement connues et/ou sont d'un accès difficile. Une banque de données de recherche onomasiologiques serait nécessaire. C'est le but poursuivi par un nouveau journal (et centre d'informations) sur Internet, fondé par Alfred Bammesberger et moi-même à l'Université d'Eichstätt et titré *Onomasiology Online* (http://www.onomasiology.de). Reste à espérer que les onomasiologues apportent leur soutien à un tel journal par leurs contributions et que celui-ci facilitera ensuite les recherches onomasiologiques.

Katholische Universität Eichstätt (Allemagne).

Joachim GRZEGA